

# COMPTES RENDUS

## LIVRES



**GUY Emmanuel (dir.) (2021)** – *Une aristocratie préhistorique ? L'égalitarisme des sociétés du Paléolithique récent en question. Actes de la table ronde organisée au Musée national de Préhistoire, Les Eyzies, 9-11 octobre 2019*, hors-série *Paléo*, 224 pages, téléchargeable gratuitement

sur OpenEdition : <https://journals.openedition.org/paleo/6452> (72 Mo).

En 2017, Emmanuel Guy publiait un ouvrage remarqué <sup>(1)</sup> dans lequel il soutenait l'existence non seulement de profondes inégalités de richesses au Paléolithique supérieur, mais également de véritables aristocraties héréditaires, comme celles que l'on connaît chez les chasseurs-cueilleurs stockeurs de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord. En témoignerait, notamment, le remarquable naturalisme figuratif de l'art paléolithique qui exigerait de véritables « écoles d'art » et ne correspondrait, sur le plan socio-économique et sur le plan cognitif, à rien de ce qui est connu chez des chasseurs-cueilleurs dits « égalitaires ». Ces deux propositions s'appuient, en particulier, sur les thèses bien connues d'A. Testart <sup>(2)</sup> et de Ph. Descola <sup>(3)</sup> qui développent respectivement l'importance du stockage dans l'origine des inégalités de richesse et les différents modes de relation au monde.

Les deux premières recensions de cet ouvrage, publiées en 2018 dans la revue *L'Homme* <sup>(4)</sup>, entament un débat passionnant qui s'est poursuivi en 2020 <sup>(5)</sup> mais porte sans doute plus sur la validité des thèses de A. Testart que celles de E. Guy. La discussion est ouverte, et de façon contradictoire, sur les concepts de stockage, richesse, inégalité, et surtout leurs relations réciproques. Ce débat montre en outre que, même en contexte ethnographique et à partir de sources censées être communes, les interprétations de la structure socio-économique des mêmes groupes de chasseurs-collecteurs diffèrent substantiellement. C'est dire à quel point les difficultés seront multipliées en contexte préhistorique...

En effet, entre ces deux salves d'articles, E. Guy et Ch. Darmangeat réunissaient au Musée des Eyzies, en octobre 2019, un certain nombre de collègues, majoritairement archéologues, pour discuter des données qui étayeraient (ou contrediraient) ces thèses. Il en résulte un volume de haute volée, d'une très grande richesse intellectuelle et passionnant de bout en bout. Précisons-le tout de suite :

E. Guy n'a pas cherché à réunir un « jury de complaisance ». De fait, peu d'auteurs le suivent dans ses conclusions, la plupart hésitent à parler d'inégalités de richesse au Paléolithique et aucun n'envisage, comme lui, une stratification sociale au sens fort, c'est-à-dire héréditaire.

Dans deux articles convergents et complémentaires, richement documentés l'un et l'autre, S. Costamagno et C. Nôus d'une part, L. Fontana d'autre part, montrent que les conditions mêmes d'accumulation de richesses définies par A. Testart, à savoir des ressources saisonnièrement très abondantes, une semi-sédentarité et un stockage en masse, n'étaient pas réunies, du moins en Europe occidentale. Non que les techniques de conservation des denrées alimentaires ne fussent connues de longue date, mais elles ne sont pas marquées par une intensification au Paléolithique supérieur et l'échelle de stockage restait limitée. De fait, la faible mobilité des rennes dans le Sud-Ouest de la France les rendait accessibles la majeure partie de l'année et ils ne peuvent être considérés comme ressources saisonnières que dans le Bassin parisien. Dans une formule percutante, quoique sans doute quelque peu exagérée, S. Costamagno et C. Nôus concluent : « ... si richesse il y a eu, ce n'est en aucun cas du côté des ressources alimentaires qu'il faut les rechercher » (p. 89). On peut néanmoins envisager des chasseurs-cueilleurs-pêcheurs fondant leur richesse sur le stockage en masse de ressources littorales ou fluviales, à l'instar des sociétés de la côte nord-ouest. C'est cette possibilité qu'explore en détail J.-M. Pétilion, mais lui non plus ne la retient pas. Il souligne que y compris dans les sites les plus riches en restes halieutiques les ressources terrestres restent prédominantes, même si des biais taphonomiques affectent sans doute les restes de poissons et mammifères marins. Quant à l'hypothèse d'une semi-sédentarité, seul A. Simonet la propose pour l'occupation gravettienne de Brassempouy, mais on pourrait y voir tout aussi bien un site d'agrégation ou des occupations répétées par un groupe respectant une même structuration de l'espace.

En outre, comment définir « les richesses » au Paléolithique ? Plusieurs articles fortement divergents montrent la difficulté de cette définition. J. Pelegrin se situe à une extrémité du spectre : il refuse aux grandes lames d'Étiolles, aux plus belles pointes à cran et feuilles de laurier solutréennes le statut de biens de prestige que leur accordent d'autres auteurs. C'est en tant qu'expert lui-même, sur la base de son propre ressenti, que J. Pelegrin défend le plaisir intime de l'action technique et l'émulation compétitive entre tailleurs compétents, sans qu'il ne soit nul besoin de faire référence à des statuts différenciés ou une hiérarchie entre individus. Ce qui, en vérité,

n'interdirait pas que ces pièces soient également des « objet-signes ». B. Hayden, défenseur de longue date de l'idée d'inégalités au Paléolithique supérieur, se situe à l'autre extrémité du spectre. Les « richesses » seraient constituées essentiellement de biens manufacturés (avec soin, cela va sans dire !) tels que la parure, l'art mobilier ou certaines pièces lithiques exceptionnelles, mais pas uniquement. Dans sa longue liste figurent également les stratégies matrimoniales, les festins, les sociétés secrètes, les sépultures d'enfants et même le chien domestique. Mais s'il envisage des sociétés complexes, ou transégalitaires selon sa terminologie, B. Hayden n'envisage pas une aristocratie institutionnalisée. Plus nuancé, Ch. Darnageat souligne avec justesse que des marqueurs sociaux tels que la sédentarité, le stockage, les biens de prestige (que Ch. D. appelle « biens W »), la monnaie ou la spécialisation artisanale, n'ont aucun rapport de nécessité avec les inégalités économiques. Sa conclusion prudente, se référant à Sungir (« le Gravettien oriental (...) constitue sans doute le candidat le plus sérieux à la présence de la richesse — même [si] celle-ci reste loin d'être certaine », p. 22) contraste avec l'enthousiasme foisonnant de Bryan Hayden.

Mais, si prudente soit-elle, cette conclusion est remise en question dans la belle étude sur les pratiques funéraires de la regrettée D. Henry-Gambier et de B. Boulestin sur les pratiques funéraires. Après avoir rappelé les bases théoriques d'une reconnaissance possible d'inégalités par les rituels et le mobilier funéraire et la difficulté de leur mise en œuvre, ils concentrent leur analyse sur les cas les plus emblématiques et les plus souvent cités à cet égard : Sungir, les Arene Candide, Brno, Saint-Germain-la-Rivière et la Madeleine. De leurs nombreuses remarques pertinentes, on retiendra notamment : (a) le fait que les habitats livrent des objets (parures et œuvres d'art) de même qualité que ceux des sépultures ; (b) le fait que la plupart de ces sépultures richement dotées restent isolées, et que l'on ne peut donc pas étudier la variabilité des pratiques funéraires dans un contexte homogène ; (c) que les parures, même en nombre, ne peuvent être considérées comme témoins d'une hiérarchie sociale, de très nombreux exemples ethnographiques démontrant le contraire. Leur conclusion est sans appel : « S'il a existé des sociétés économiquement inégalitaires et hiérarchisées au Paléolithique supérieur, en l'état des connaissances, rien de ce qui touche aux pratiques funéraires ne permet objectivement de le démontrer » (p. 69).

Or c'est cette conception de la richesse comme richesse économique que remet en question E. Honoré, en questionnant un rapport univoque entre inégalités de richesse et inégalités sociales. Elle dénonce le postulat évolutionniste qui sous-tend l'opposition entre sociétés égalitaires et inégalitaires, et plaide pour une vision renouvelée des sociétés de chasse-cueillette qui seraient caractérisées par la flexibilité des rapports sociaux et l'alternance des formes de relations égalitaires ou inégalitaires selon les différents temps de la vie sociale.

C'est également une sorte de redéfinition de la richesse que nous propose C. Heckel à propos des perles

en ivoire de l'Aurignacien. Heckel ne rejette pas la notion de richesse. Tout au contraire, elle considère que la production des perles en ivoire était un moyen de générer de la richesse matérielle nécessaire à entretenir les « réseaux de richesse relationnelle qui étaient essentiels à la survie » (p. 167). Mais la force de son argument est d'insister, au rebours de A. Testart ou de B. Hayden, sur l'importance de la *production* de richesse plutôt que sur son *accumulation*. Rejetant la notion, pour ce contexte, de sociétés hiérarchisées, elle insiste, à juste titre me semble-t-il, sur le fait que la possession d'objets techniquement investis serait bien moins pertinente que la participation aux rituels sociaux dans lesquels ils étaient produits et échangés.

Aucun de ces articles n'apporte donc de véritable soutien à la thèse des inégalités au Paléolithique supérieur. Reste la pierre de touche de la thèse d'E. Guy, l'art. Trois articles y sont consacrés. O. Rivero et E. Guy exposent de façon approfondie les critères (archéologiques et expérimentaux) qui leur permettent d'évoquer, respectivement pour l'art mobilier et pour l'art pariétal, des filières d'apprentissage très structurées au Magdalénien et un statut particulier des artistes, qu'ils considèrent comme des indices d'une différenciation sociale et d'une complexité accrue à la fin du Paléolithique. Selon E. Guy, qui dit spécialisation dit hiérarchie<sup>(6)</sup>, plaçant *de facto* le spécialiste en position d'infériorité (voir les « spécialiste attachés » de C. Costin), et ignorant du même coup les sociétés hétérarchiques. Mais il insiste ici sur ce qu'il considère comme une stricte codification des images, qui dépasse les impératifs du rituel, et sur l'évolution dans le temps de ces codes de représentation. L'une et l'autre seraient caractéristiques de conditions sociologiques propres à des sociétés hiérarchisées plutôt que « nomades », où les images « ont vocation à rappeler l'origine mythique des lignages dans le but de légitimer leur pouvoir » (p. 194). Étonnamment, alors que l'art de la côte nord-ouest du Pacifique est posé comme référence au début de sa contribution, E. Guy semble ne pas tenir compte des remarques de M. Mauzé, spécialiste de la région. Elle précise que si le statut des « spécialistes » de l'art dans le passé est inconnu, historiquement, chez les Haïda, la dignité d'artiste était héréditaire et le sculpteur était un homme de haut rang qui formait lui-même ses successeurs. Elle souligne également la distinction essentielle, sur la côte nord-ouest, entre l'art héraldique « qui rend public un ordre social » et l'art cérémoniel et chamannique, qui matérialise la présence des esprits. Ce qui la conduit à mettre en exergue une contradiction apparente dans les conclusions de E. Guy : si l'art paléolithique était un art héraldique, destiné à l'affichage des statuts, comment expliquer qu'il soit caché au fond des grottes ?

Au contraire de E. Guy, C. Birouste considère qu'il existe de véritables portraits d'animaux dans l'art pariétal et non seulement des représentations codifiées. Toutefois, leurs divergences sont beaucoup plus profondes et plus essentielles : peut-on, comme le fait E. Guy, assimiler le naturalisme de l'art paléolithique à un naturalisme ontologique, au sens de Descola ?<sup>(7)</sup> Non répond C. Birouste, qui distingue clairement un « naturalisme esthétique »

et un « naturalisme ontologique », et qui, soulignant le caractère restrictif, morcelé et sélectif de cet art, en vient à intituler sa contribution « un naturalisme sans idée de nature »<sup>(8)</sup>. Or s'il n'y a pas de « naturalisme ontologique », il n'existe plus de base pour affirmer une société stratifiée.

Je terminerai par trois remarques. D'une part, tous les spécialistes s'accordent à le dire, et E. Guy le souligne dans son livre, il n'existe pas, à l'heure actuelle, de milieu comparable à celui qu'ont exploité les chasseurs-collecteurs du Paléolithique supérieur sous les latitudes moyennes. Dès lors, et à supposer même que l'on accepte un rapport entre nature et abondance des ressources et formes d'organisation socio-économique, quelle validité accorder aux comparaisons ethnographiques ? Et ce d'autant plus que, comme le montre M. Mauzé, la base économique des sociétés de la côte nord-ouest, prépondérantes dans l'établissement du modèle d'E. Guy, ne remonterait pas au-delà de 1500 BC...

En second lieu, nombre de ces textes oscillent entre discuter de la richesse et discuter des richesses. Si la richesse est définie par l'accumulation de biens matériels que l'on peut convertir en d'autres biens ou en prestations sociales, selon ce que propose A. Testart, comment pourrait-on espérer la saisir en contexte préhistorique ? On pourrait, en revanche, considérer comme *des* richesses les biens présentant un investissement technique ou un savoir-faire hors de l'ordinaire. Mais la question devient alors : ces biens étaient-ils appropriés individuellement ou faisaient-ils partie d'un patrimoine collectif, les deux possibilités étant également documentées ethnographiquement ? Admettons que les biens déposés dans des sépultures relèvent de la possession individuelle. Mais, pour en venir à parler d'inégalités de richesse, il faut nécessairement établir des comparaisons. Or seuls D. Henry-Gambier et B. Boulestin soulignent ce « détail » d'une importance cruciale, et qui manque cruellement dans les textes affirmant la réalité de ces inégalités...

Au total donc, les thèses de E. Guy sont mises à mal, mais non sans avoir suscité des travaux novateurs qui enrichissent la réflexion et élargissent le débat. Il en res-

sort la très grande difficulté à définir ce que peuvent être la ou les richesses au Paléolithique supérieur et à trouver des contextes où les indispensables comparaisons seraient possibles. Mais j'avoue rejoindre, en partie au moins, E. Guy pour penser probable, compte tenu de la durée et de l'extension géographique du Paléolithique supérieur européen, qu'il y eut non seulement des sociétés inégalitaires, mais également des sociétés plus inégalitaires que d'autres...

## Notes

1. E. Guy, *Ce que l'art préhistorique dit de nos origines*, Flammarion, 2017.
2. A. Testart, *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités*, Société d'ethnographie, 1982.
3. Ph. Descola, *Par delà nature et culture*, Gallimard, 2005.
4. Ch. Darmangeat, « Art, sédentarité et inégalités. La hutte des glaces au Paléolithique supérieur ? », *L'Homme, Revue française d'anthropologie*, 2018, 227-228, p. 113-122.  
Ch. Stépanoff, « Les hommes préhistoriques n'ont jamais été modernes », *L'Homme, Revue française d'anthropologie*, 2018, 227-228, p. 123-152.
5. Ch. Darmangeat, « Ce que la Sibérie nous dit de l'origine des inégalités », *L'Homme, Revue française d'anthropologie*, 2020(2), 234-235, pp. 255-266.  
E. Guy, « Quand le "Paléolithiquement correct" s'invite dans la discussion », *L'Homme, Revue française d'anthropologie*, p. 245-254.  
Ch. Stépanoff, « Des inégalités inégales », *L'Homme, Revue française d'anthropologie*, 2020(2), p. 234-235, p. 267-290.  
R. Hadad, « Inactualités de la révolution néolithique. Rousseau, l'Anthropocène et les nouveaux riches de la préhistoire », *L'Homme, Revue française d'anthropologie*, 2020(2), p. 291-318.
6. Guy, 2017, *op. cit.*, p. 18.
7. Descola, *op. cit.*
8. Ce qu'il faut entendre comme une nature extérieure à l'homme, qui s'oppose à la culture.

Catherine PERLÈS



**LIMA Pedro (2021)** – *La Grotte Cosquer révélée : les secrets du sanctuaire préhistorique englouti*, Synops, 240 pages, 36,90 €.

Si chaque grotte ornée possède sa part de mystère, il en est une dont les secrets sont particulièrement bien gardés.

Tapie sous les eaux de la Mer Méditerranée, la grotte Cosquer continue, trente années après sa découverte, de faire rêver les passionnés d'archéologie préhistorique.

Alors qu'un espace dédié s'ouvre au cœur de Marseille, donnant à tous l'occasion de ressentir quelques instants la magie des lieux, Pedro Lima nous propose une

visite guidée narrée et illustrée comme il en a si bien l'habitude, dans un ouvrage de belle qualité éditoriale.

Après une mise en contexte et un rappel de quelques notions clés, qui seront utiles à tout lecteur non spécialiste, le livre débute par une balade au cœur du massif des Calanques. La géologie, la géographie mais aussi les sciences de l'environnement sont tour à tour convoquées et la fragilité de l'écosystème s'impose en miroir de celle de la grotte et de son décor, qui seront logiquement le fil conducteur de la suite de la lecture.

L'histoire de la découverte nous est ensuite contée. Les explorations seules et accompagnées d'Henri Cosquer, la prise de conscience de l'extraordinaire témoignage archéologique qu'il avait sous les yeux mais aussi les tragiques accidents de plongeurs trop curieux, jusqu'au signalement aux autorités en septembre 1991 et